

éotopiques,, vol. 1, 1983, pp. 25-43.

L' imagination géographique.

Raffestin, Claude.

Cita:

Raffestin, Claude (1983). *L' imagination géographique. éotopiques,, 1, 25-43.*

Dirección estable: <https://www.aacademica.org/raffestin/19>

ARK: <https://n2t.net/ark:/13683/pVV6/Kw6>



Esta obra está bajo una licencia de Creative Commons.
Para ver una copia de esta licencia, visite
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.es>.

Acta Académica es un proyecto académico sin fines de lucro enmarcado en la iniciativa de acceso abierto. Acta Académica fue creado para facilitar a investigadores de todo el mundo el compartir su producción académica. Para crear un perfil gratuitamente o acceder a otros trabajos visite: <https://www.aacademica.org>.



Article scientifique

Article

1983

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

L'imagination géographique

Raffestin, Claude

How to cite

RAFFESTIN, Claude. L'imagination géographique. In: Géotopiques, 1983, n° 1, p. 25–43.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:4331>

L'IMAGINATION GEOGRAPHIQUE

Claude RAFFESTIN
Université de Genève

LE MIROIR DE L'ESPRIT

En rassemblant mes notes et mes idées sur l'imagination géographique, il m'est revenu en mémoire une scène vécue dans une commission de nomination. D'un candidat, dont les travaux n'étaient pas toujours rigoureux mais souvent d'une grande originalité, je me suis permis de dire qu'il faisait preuve d'une grande imagination scientifique. La réplique d'un membre de cette commission fut immédiate et cinglante : "Alors, maintenant, on va nommer les professeurs pour leur imagination!". L'imagination, amputée de l'adjectif, fut ainsi condamnée sur un ton où l'ironie le disputait à la dérision. Cela m'a fait beaucoup réfléchir... et me fait encore réfléchir.

Je me suis demandé, à ce moment-là, si, entre autres choses, ce collègue avait jamais lu "L'imagination sociologique" de Mills (MILLS, 1967). J'aurais pu manquer à la courtoisie et le lui demander. Je ne l'ai pas fait et j'ai eu tort. Mais qu'importe le problème n'est pas là.

II n'est, sans doute, pas non plus dans la définition de l'imagination géographique qu'il serait présomptueux de vouloir identifier en une phrase. Je crois seulement savoir la reconnaître au hasard d'une lecture, d'un travail d'étudiant, d'une conversation, etc... Je ne me pose pas, en disant cela, en arbitre ou en juge car ce serait bien plutôt du domaine de

l'intuition. Lorsque je crois la rencontrer, il se fait comme une sorte de déchirement qui permet d'apercevoir ce qu'on n'avait pas encore vu ou soupçonné. L'imagination scientifique, dont l'imagination géographique n'est qu'une forme spécifique, pourrait bien être ce que certains appellent le génie : "si le génie doit avoir un dénominateur commun, je propose la largeur d'esprit et la capacité à découvrir des analogies fécondes entre plusieurs disciplines" (GOULD, 1980, p. 63). Je laisserai de côté le terme de "génie" bien difficile à manipuler et me contenterai de parler d'imagination scientifique. Celle-ci peut effectivement se manifester à travers une métaphore, une analogie ou un rapprochement inhabituel. Il est évident, faut-il le dire, que toute métaphore, toute analogie ou tout rapprochement inhabituel n'impliquent pas ipso facto l'imagination scientifique. Autrement dit, il n'y a pas innovation garantie dans tous les cas mais ce sont des chemins qui peuvent y mener... avec beaucoup de travail.

Paradoxalement, je dirai que pour avoir une chance de faire preuve d'imagination géographique, il convient d'être extraordinairement attentif à la réalité immédiate. L'imagination géographique, contrairement à ce que l'on pourrait penser un peu vite, se nourrit de la réalité à condition que l'on s'en distance et qu'on la regarde d'une "autre manière". Cette autre manière ne serait-elle pas le "latéralthinking" ? (DE BONO, 1970). Von Thünen n'est pas le premier à avoir été un gros propriétaire mais pourtant il est l'un des premiers à avoir observé son domaine autrement que les autres et avoir établi un rapprochement inhabituel entre prix du grain, richesse du sol, systèmes de culture et structuration de l'espace. De même, le petit Walter Christaller ne fut pas le premier enfant à jouer avec un atlas mais il fut l'un des premiers, sinon le premier, à élaborer une théorie des lieux centraux. On pourrait, à l'envi, multiplier les exemples.

Finalement, comme l'écrit Mills, ce dont nous avons besoin "c'est une qualité d'esprit qui (nous) permette de tirer parti de l'information et d'exploiter la raison, afin que (nous puissions}, en toute lucidité, dresser le bilan de ce qui se passe dans le monde, et aussi de ce qui peut se passer au fond de (nous-mêmes)" (MILLS, 1967, p. 7).

Il en va de même pour le géographe car sans cette "qualité d'esprit", l'information est insuffisante. L'information n'a de signification que si l'on recourt à une "information structurante" qui formule des questions essentielles. Dans l'histoire de la pensée géographique occidentale, les hommes ont posé d'une manière persistante trois questions : "Is the earth, which is obviously a fit environment for man and other organic life, a purposefully made creation ? Have its climates, its relief, the configuration of its continents influenced the moral and social nature of individuals, and have they had an influence in molding the character and nature of human culture ? In his long tenure of the earth, in what manner has man changed it from its hypothetical pristine condition ?" (GLACKEN, 1967, p. VII). De l'Antiquité grecque à nos jours, ces grandes questions ont été reprises inlassablement et reformulées différemment mais elles sont toujours présentes.

De chacune de ces questions, on peut tirer des problématiques à différentes échelles et les confronter à l'expérience du monde. Il s'agit, bien sûr, de questions fondamentales qui doivent être démultipliées, affinées, précisées mais qui sont suffisamment obsédantes pour ne pas se perdre et être croisées avec des situations comme l'histoire sait en proposer à la réflexion. L'imagination géographique se manifeste à l'occasion des questions qui sont posées : il y a les questions banales et il y a les questions inattendues qui laissent immédiatement entrevoir des intersections prometteuses avec tel ou tel aspect de la réalité.

Un changement de paradigme, quel qu'en soit la raison d'ailleurs, indique que l'imagination est à l'oeuvre. Je dis bien "quel qu'en soit la raison" car il est difficile, à cette occasion, de démêler la part du rationnel et celle de l'intuitif, la part de l'impasse scientifique et celle du changement nécessaire ou non et enfin la part du moment, du Zeitgeist, et celle du lieu. En effet, l'imagination géographique peut se déclencher dans de multiples directions, elle peut ressortir à des thèmes, à des problématiques, à des méthodes ou à des sources d'information ou encore à tout cela ensemble. Situation évidemment plus rare car l'imagination géographique ne s'exerce qu'exceptionnellement dans toutes les directions à la fois.

Depuis qu'il existe une géographie scientifique, autrement dit depuis que les concepts utilisés sont précisément explicités, la géographie humaine a connu diverses "névroses" : le complexe d'Hérodote, le syndrome de Newton et la passion de Prométhée. Ces "névroses" se sont toujours articulées sur trois moments : une intention ou vouloir, une méthode ou pouvoir et une connaissance ou savoir.



Comme je le disais plus haut, il est rare que l'imagination géographique se manifeste avec la même intensité aux trois moments. Par ailleurs, elle peut se développer avec l'entour, c'est-à-dire en intersection avec d'autres champs disciplinaires. L'imagination géographique est intra-ou interdise -

plinaire. Elle procède par implosion ou par explosion, par émergence de nouvelles structures ou par agrégation de nouvelles structures.

L'emploi du terme de névrose peut surprendre. Pourtant, il est parfaitement adapté dans la mesure où les trois moments sont inégalement développés. Une géographie non-névrotique est utopique car cela signifierait une maîtrise simultanée des trois moments. On peut l'espérer, la souhaiter mais vraisemblablement pas l'atteindre. Si on l'atteignait, cela voudrait dire qu'elle est achevée, donc parfaite et non susceptible d'évolution. Elle serait non seulement une géographie utopique mais encore la géographie d'une utopie. On peut tirer, par exemple, une géographie de l'Utopie de Thomas More ou de "n'importe quelle autre oeuvre du même genre parce que ce sont des "ailleurs" et des "nulle part" qui ne bougent plus, qui ne sont pas susceptibles de changement et qui, par conséquent, sont définitivement fixés, figés même. Si la réalité coïncidait avec l'utopie dans le domaine social, il n'y aurait plus de sciences de l'homme possibles. Seulement voilà les utopies sont oeuvres de pure imagination et non pas de l'imagination scientifique. La philosophie ironique que Voltaire met dans la bouche de Candide est en somme une négation par le sens commun des sciences de l'homme.

Les trois névroses ont été porteuses d'imagination géographique mais elles ont affecté différemment les trois moments du triangle.

LE COMPLEXE D'HERODOTE

Essentiellement centré sur l'observation qui privilégiait la vue, il a donné naissance à une problématique du "voir". C'est

le "voir" hyperbolique qui s'est traduit dans la géographie classique par une névrose de la description, une volonté de tout décrire débouchant sur l'illusion de tout savoir. Cette espèce de panoptisme géographique correspond à un type de géographe-observateur heureux de l'être. C'est le moment de l'accumulation des connaissances factuelles sur le monde, c'est l'époque des géographies universelles qui déroulent la terre sous nos yeux. On pourrait penser que l'imagination géographique a une part plutôt réduite dans un processus de ce genre. On se tromperait lourdement. L'apprentissage du regard et surtout du "savoir-quoi-regarder-et-décrire" suppose une grande imagination. Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir les ouvrages géographiques rédigés entre 1880 et 1950. En effet, entre ces deux dates, tout n'est pas objet du regard, tout n'est pas vu et bien sûr tout n'est pas décrit. L'oeil géographique n'est d'abord imaginatif que dans le domaine agraire. C'est la campagne qui focalise l'attention, ce sont les travaux dits "des champs" qui sont passionnément étudiés, analysés, disséqués et reconstitués dans leur trame socio-économique et culturelle. La géographie est alors une anthropologie du travail de la terre. De la ville, il est à peine question; points dans l'espace, à peine mentionnés, les villes n'arrêtent pas le regard, elles ne sont pas des obstacles dans le champ visuel du géographe entre 1880 et 1905. Pour Vidal de la Blache, les villes sont encore très transparentes, il ne leur consacre que quelques pages, dans ses éléments (VIDAL DE LA BLACHE, 1922). De l'industrie, il n'est pas ou peu question et il faut attendre les années 30 pour qu'on s'en occupe.

L'imagination géographique de la géographie classique a consisté à balayer le champ de la réalité et à créer progressivement des instruments conceptuels pour représenter les différents éléments de l'ensemble. Ainsi ont émergé peu à peu

une géographie urbaine, une géographie économique, une géographie de la population, etc. Pourquoi le regard géographique a-t-il été aveugle pendant si longtemps à tellement de choses ? C'est le paradoxe du complexe d'Hérodote. Le regard géographique n'est pas conditionné par la réalité que l'on a sous les yeux, il est une fonction de ce que la société considère comme important et significatif. Or la société, dans ses représentations, dans celles, du moins, qu'elle veut donner d'elle-même, est toujours en retard sur la réalité observable. La société ne pense pas mais en revanche elle alimente sa cohérence à des images dont la reproduction inlassable fonde la stabilité et la solidité du lieu social. Ainsi la représentation du paysage agraire a survécu à son importance réelle parce qu'elle devait jouer un rôle socio-politique, en définitive un rôle idéologique. L'imagination géographique consiste alors à récupérer dans la réalité les indices concrets qui dénotent l'émergence de formes dont la fonction n'est pas encore idéologiquement connotée. On peut créditer Raoul Blanchard de cette imagination dans sa première étude urbaine. De même, il est loisible de parler d'imagination géographique à propos d'André Siegfried (SIEGFRIED, 1913). Si la société ne pense pas, l'individu, lui, pense. Sa pensée suscite des obstacles qui arrêtent le regard : autant d'indices dont l'observateur cherche à reconstituer le puzzle.

Le complexe d'Hérodote a permis, sans nul doute, la construction et la création d'un "savoir-voir". Toute l'imagination géographique s'est concentrée pendant quelques décennies dans l'apprentissage du regard et dans sa mobilisation. Il n'y a pas de différences significatives entre le regard du géographe classique et celui du romancier à la même époque. Tout n'est pas dans le champ visuel mais tout peut y tomber.

On aurait tort de penser que le complexe d'Hérodote appartient à l'histoire. Il continue de participer à l'ontogenèse et à

la phylogenèse des géographes. Toute la géographie de la perception, de l'espace vécu, prolongée aujourd'hui par la géographie humaniste à laquelle un Bachelard a donné ses premiers fondements philosophiques et Hardy et Dardel ses premiers témoignages, procède du complexe d'Hérodote. Celui-ci demeure une étape sans cesse à marquer dans la réflexion géographique et cela d'autant plus que le regard change et qu'il évolue, conditionné qu'il est par l'évolution sociale. La géographie humaniste, qui s'y réfère d'une manière idéaliste, dénote certainement des tendances contemplatives dont on trouve de multiples traces dans les préoccupations sociales actuelles. Mais dans ce cas, l'imagination géographique ne se manifeste pas du côté "savoir-voir" mais bien plutôt du côté du "vouloir-voir". La névrose a changé de forme mais elle est toujours présente. Mais dans l'intervalle, entre le "savoir-voir" et le "vouloir-voir" s'est intercalé le syndrome de Newton en réaction auquel s'est développée la géographie humaniste.

LE SYNDROME DE NEWTON

Le géographe-observateur, heureux de l'être et à la conscience paisible, est devenu une conscience malheureuse dès le moment où il a compris que les descriptions même les plus fines ne lui donneraient pas la clé de certaines structures. Finalement, l'imagination géographique, qui s'est manifestée en agrégant de nouveaux thèmes, de nouveaux objets à la discipline, a déterminé de nouvelles aspirations qui ont surtout marqué le "pouvoir" dans le triangle problématique.

La formalisation et la mathématisation qui caractérisent le syndrome de Newton ne sont pas, comme on a trop tendance à le penser, une tendance générale et linéaire qui affecterait la discipline géographique comme elle a affecté et affect-

tera d'autres champs disciplinaires. Elle exprime autre chose. A cet égard, je voudrais suggérer qu'elle exprime une tendance de la société à s'organiser rationnellement et "à se maîtriser à travers des algorithmes. Si le complexe d'Hérodote était caractéristique de la tendance de la société à accumuler du savoir sur elle-même, le syndrome de Newton est révélateur d'une tendance à se résumer par des modèles et à se comprendre à travers des théories dont le caractère opératoire est promesse d'action. Agir sur soi. Tel est peut-être le leitmotiv qui fonde la modélisation dans les sciences de l'homme.

Le modèle est un savoir mais un savoir caricatural. Pour être efficace, il doit abandonner une quantité d'informations qui retenaient l'attention du géographe lorsque celui-ci était sous l'empire du complexe d'Hérodote. L'objectif n'est plus la connaissance morphologique et/ou fonctionnelle mais la connaissance structurelle, c'est-à-dire la connaissance de "l'invisible". Le syndrome de Newton est, en quelque sorte, la négation du regard. Il ne s'agit plus d'un panoptisme mais d'un pandynamisme. Il s'agit de comprendre les mouvements, les processus, les transformations, les ruptures, en un mot toutes les dynamiques du changement pour pouvoir agir efficacement.

De ce point de vue, la rupture avec la géographie classique est évidente et elle l'est d'autant plus que la "géographie-du-regard", et pour cause, n'était pas préparée à scruter l'invisible. Dans ce cas, l'imagination géographique n'a pas été intradisciplinaire mais interdisciplinaire.

Le transfert du modèle gravitaire de Newton par Ravenstein dans les sciences de l'homme a certainement constitué un effort d'imagination remarquable. Ce modèle est devenu le modèle des modèles (OLSSON, 1980). Il a stimulé, indéniablement, la réflexion en géographie urbaine et en géographie de la po-

pulation pour ne citer que ces deux domaines. Les modèles de Zipf et de Reilly n'ont pas eu une moindre importance en géographie. Que dire des innombrables modèles de la rente de Petty à Wingo en passant par von Thünen qui ont débloqué l'analyse en géographie rurale et en géographie urbaine. On pourrait, bien sûr, multiplier les exemples d'emprunts et d'adaptation de modèles non-géographiques à la géographie humaine.

On se trouve là en présence d'une imagination analogique qui suppose un très gros effort d'abstraction auquel la géographie classique n'était pas habituée. En effet, considérer que les habitants d'une population puissent se comporter comme des particules de matière et donner par là même les caractéristiques individuelles qui font la spécificité des êtres, c'est faire un saut du même type que celui qui a permis de passer d'une collection d'objets à un nombre. L'abstraction est du même ordre et elle n'est en rien plus facile parce qu'elle a déjà eu lieu en mathématique : elle est répétition d'un effort comparable. D'une manière identique, la structuration de l'espace par les prix des choses plutôt que par les choses elles-mêmes implique une abstraction qui dénote aussi une imagination analogique très grande.

Dans le domaine de la modélisation, l'imagination intradisciplinaire est plus exceptionnelle. Néanmoins, elle s'est manifestée en matière de diffusion et de lieux centraux. La théorie de la diffusion a été amorcée par Ratzel (RATZEL, 1891) poursuivie par Sauer, explicitée par Hägerstrand et formalisée par de nombreux auteurs. La théorie de la diffusion illustre parfaitement cette préoccupation de la société à se maîtriser et à s'organiser à travers des modèles. On notera d'ailleurs que si l'inspiration première de la diffusion tient à l'observation de la population, elle s'est ensuite développée à travers l'analyse des objets et de l'information. La

théorie des lieux centraux n'est pas sortie tout armée du cerveau de Christaller mais celui-ci a su lui donner une formulation géométrique, plus que mathématique, qui doit beaucoup à l'observation des cartes. Reprise aujourd'hui en liaison avec les structures dissipatives, elle devient plus souple et plus opératoire qu'elle l'a été autrefois (PRIGOGINE, 1979).

Le modèle est une oeuvre produite par l'imagination au sens le plus strict puisque c'est la prise en compte d'éléments sélectionnés entre lesquels sont établies des relations pertinentes. L'adéquation du modèle à une partie de la réalité est l'expression de la puissance de l'imagination scientifique.

Le noyau dur de l'imagination géographique, en matière de modèle, réside dans la capacité de changer d'échelle : savoir pratiquer un oubli cohérent pour atteindre, non pas l'essentiel mais une image réduite.

Alors que l'imagination géographique générée par le complexe d'Hérodote peut être définie comme une capacité à intégrer des indices et celle issue du syndrome de Newton comme une aptitude à s'éloigner du concret pour y revenir, il reste à dégager celle de la passion de Prométhée.

LA PASSION DE PROMETHEE

Se connaître et agir sur soi sont deux préoccupations que la société a imposées, en quelque sorte, à ceux de ses membres qui se sont voués à la recherche. Mais l'intersection du "connaître" et de "l'agir" n'est pas vide. Bien au contraire, elle est dangereusement non-vide car elle contient le "vouloir-comprendre" et le "vouloir-exister". Dangereuse tentation holistique qui s'insinue dans les esprits à la faveur des dé-

sorientations sociales et culturelles, pour ne pas dire des crises dont le terme est par trop galvaudé.

Alors que dans les deux autres "névroses" l'imagination s'est développée surtout autour du "savoir" et du "pouvoir", dans la passion de Prométhée elle intéresse essentiellement le "vouloir". La tentation holistique, qu'elle s'enracine dans le macro (société globale) ou dans le micro (quotidienneté), a ceci de tout à fait spécifique qu'elle est transcalaire puisque par définition elle est confrontée, à un moment ou à un autre, à tous les niveaux sociétaux.

La volonté d'explication globale peut emprunter deux itinéraires : celui de la problématique marxiste et celui de la problématique du "romancier". La problématique marxiste en géographie humaine a marqué toute une génération de l'école française encore que l'utilisation, qui a été faite de l'arsenal conceptuel marxiste, ait été parfois assez "mécaniste" pour ne pas dire plus. Cela dit, l'effort de certains pour montrer comment les changements de mode de production ont modelé, par ajustements successifs, le territoire, a été considérable (BRUNEAU, 1977). Marx incarne, par excellence, la passion de Prométhée et son matérialisme historique fait bien figure du "feu dérobé" qui doit consumer les sciences de l'homme. Pourtant ses épigones, à trop brandir le feu, ont fini par le gaspiller... et à ne rien brûler du tout. Ils ont transformé le feu originel en feu rituel, domestiqué et sans danger. Les géographes américains ralliés à Antipode ont indiscutablement ranimé la flamme et sans doute est-ce de leur côté qu'il faut regarder pour découvrir l'imagination géographique à l'oeuvre. Les thèmes mis en circulation par des auteurs comme Bunge et Harvey, entre autres, dénotent une belle imagination géographique qui pose de nouvelles questions davantage, d'ailleurs, au niveau du micro que du macro. Antipode est peut-être moins une tentative de compréhension

et d'explication globales qu'un essai de surmonter la désorientation d'une société confrontée avec des problèmes de survie. En d'autres termes, Antipode pratique une critique globale bien plus qu'une construction globale. C'est peut-être mieux comme cela dans la mesure où l'on évite ainsi l'ornière mécaniste.

L'avenir des enfants qui préoccupe Bunge dans *Canadian Alternative* (BUNGE, BORDESSA, 1975) ou la justice sociale que poursuit Harvey dans la ville (HARVEY, 1973) constituent ou ont constitué des thèmes nouveaux dont on ne plus faire abstraction aujourd'hui et ce d'autant moins qu'ils impliquent la société dans sa globalité. Mais c'est bien un "vouloir" qui est en cause car on n'a pas encore accumulé un pouvoir et un savoir significatifs en corrélation avec ce vouloir : matérialisme historique et méthodes quantitatives ne fusionnent pas encore.

La tentation holistique marxiste n'en demeure pas moins majeure. A cet égard, un effort d'imagination significatif serait à entreprendre pour réinvestir la méthode marxiste à l'aide de concepts actuels, inconnus de Marx, plutôt que de décoder la réalité actuelle à l'aide des concepts marxistes marqués par l'érosion du temps (RAFFESTIN, 1983).

La problématique du "romancier" a été implicitement mise en évidence par Henri Lefebvre qui a montré comment Joyce, avec son livre *Ulysse*, a introduit le quotidien dans la littérature (LEFEBVRE, 1968). Le quotidien, certes, c'est le micro mais un micro universel qui s'ouvre sur la misère et la richesse, sur toutes ces relations aux êtres et aux choses dont la transparence pendant longtemps n'a pas arrêté le regard scientifique. L'étude du quotidien, c'est l'étude du non-Philosophique pour et par la philosophie (LEFEBVRE, 1968, P. 30). Il est extrêmement intéressant de constater que

Lefebvre pour poser le problème de la quotidienneté a été contraint de passer par le recours à une oeuvre littéraire. Il plonge dans une représentation symbolique pour atteindre le "réel" dans le sens le plus banal du terme. Lefebvre, dans ce cas, fait preuve d'une imagination scientifique par rapport aux sources d'information. Chez lui, la passion de Prométhée est parfaitement identifiable : "L'étude de la vie quotidienne offre un terrain de rencontre aux sciences parcellaires et quelque chose de plus" (LEFEBVRE, 1968, p. 50). C'est aussi, comme on le voit, une tentation holistique de la science elle-même qui souffre de la "babelisation". La quotidienneté est investie d'une valeur considérable à savoir être ce "terri-toire commun" aux sciences sociales.

Mais pourquoi la quotidienneté ? Parce que nous sommes dedans et que nous ne la voyons pas, parce que nous en vivons et que nous ne la comprenons pas, parce qu'elle est apparemment incohérente et qu'elle fait notre cohérence de tous les jours.

Pourtant Vidal de la Blache avait mis en évidence la notion de "genre de vie", qui était très proche de la quotidienneté, mais elle s'est vidée de tout contenu parce que enracinée sur-tout dans la ruralité elle n'a pas survécu aux transformations. Il y a donc bien eu une prise en charge de la quotidienneté mais l'irruption de la modernité urbaine et industrielle l'a rendu caduque. Pourquoi ? Parce que le genre de vie a été imaginé dans un contexte idiographique et dans une perspective "exceptionnaliste". La quotidienneté s'est élaborée dans un contexte nomothétique et dans une perspective "ubiquiste". Dès lors, les vraies "trouvailles" sont celles des romanciers comme Georges Perec qui, dans "La Vie mode d'emploi", construit la première géographie de la quotidienneté. Bien sûr, il s'agit d'une oeuvre de pure imagination mais qui, néanmoins, met en évidence des structures relationnelles bien réelles

qui sont révélatrices vraisemblablement d'un nouveau paradigme : la territorialité.

La visée holistique de la territorialité, qui peut être définie comme l'ensemble des relations que les collectivités, et partant les individus, entretiennent avec l'extériorité et/ou l'altérité à l'aide de médiateurs, est évidente. Elle a cependant le défaut majeur d'être marquée du sceau de l'empirisme comme le démontrent les travaux de Hall, de Goffman et de Castaneda qui, même s'ils ne sont pas géographes, ont beaucoup contribué à stimuler l'imagination géographique. Cela dit, on peut imaginer une liaison non négligeable entre les méga-médiateurs que sont, par exemple, les modes de production et l'analyse de la territorialité. Il s'agit, en somme, d'une liaison entre micro et macro d'une part et d'une liaison entre individuel et collectif d'autre part. Une analyse combinant les apports du marxisme et ceux de la territorialité n'est nullement impossible dans la mesure où l'on demeure dans une problématique relationnelle. Il reste que la volonté globalisante de la passion de Prométhée est, finalement, dangereuse bien que nécessaire.

IMAGINATION ET PRODUCTION GEOGRAPHIQUES

Les trois névroses mises en évidence ne sont nullement successives ; elles ne s'ordonnent pas chronologiquement même si certaines époques ont été plus marquées par l'une ou l'autre. Elles existent simultanément dans la géographie humaine et on peut s'amuser au petit jeu des précurseurs à propos de chacune d'entre elles. Tel n'est pas mon propos pourtant. Je n'ai esquissé, ici, que des réflexions ; je n'ai fait que mettre en forme quelques idées à propos d'un thème que j'estime

négligé. Il n'en demeure pas moins que ce thème mériterait un petit volume dans le style de celui de Mills.

Pour conclure, je voudrais esquisser une manière de stimuler l'imagination géographique et par là même la production de connaissances géographiques. Le voyage a longtemps été le moyen privilégié pour stimuler l'imagination du géographe mais il n'est plus aujourd'hui le seul moyen, tant s'en faut. D'ailleurs, il serait amusant de rechercher si les géographes les plus voyageurs ont été les plus Imaginatifs. La réponse supposerait une analyse statistique longue et minutieuse mais intuitivement je serais tenté de dire qu'il ne doit pas y avoir une forte corrélation. Les grands voyageurs ont le plus souvent engrangé des images que leur talent littéraire restituait plus ou moins bien. Les idées fécondes sont peut-être davantage nées dans la réflexion mono-maniaque comme disait Einstein,

Mais alors, comment stimuler la réflexion et l'imagination géographiques ? Je crois qu'elle peut se faire à tout moment et à la "lecture latérale" des choses contenues dans le quotidien. Lire le journal, par exemple, peut déclencher cette fameuse imagination. Car enfin on l'a compris, l'imagination géographique consiste à poser des questions, beaucoup de questions. Dans cette infinité de questions, les unes banales, les autres moins, il y a parfois... une pépite. C'est elle qu'il faut saisir pour ensuite la travailler.

Je viens de lire dans un journal (Journal de Genève du 12 décembre 1983) que l'inflation israélienne (20 % en octobre) provoque les investissements publics vers des secteurs non productifs : guerre du Liban et implantations dans les territoires occupés. On connaît la fameuse loi de Gresham "la mauvaise monnaie chasse la bonne". Est-on en présence d'une nouvelle formulation de cette loi qui pourrait être : la monnaie

à forte probabilité inflationniste s'investit dans des entreprises à faible probabilité de réussite ? Je n'en sais rien, c'est une question qui m'est suggérée selon un processus analogique, selon une intersection qui m'est venue à l'esprit en laissant la nouvelle en question. A partir de cela tout un halo associatif de questions émerge. Questions pertinentes ou non, peu importe, se pressent et se bousculent. Y aurait-il une ou des relations entre monnaie et production de l'espace ? Une monnaie à forte inflation déterminerait-elle une production territoriale différente d'une monnaie à faible inflation ? Un type spécifique de territoire serait-il privilégié à chacune de ces situations ? Peut-être, sans doute même, ces questions sont-elles stupides, sans fondement et par conséquent étranges. A cela je répondrai que l'imagination est là pour faire foisonner les questions non pour les élaguer. C'est le travail des "jardiniers" que nous sommes de couper, de déterrer et de replanter ensuite pour les faire croître, les idées que nous sélectionnons.

En matière de géographie politique, on pourrait poser d'autres questions toujours suscitées par l'article. Un pays inflationniste est-il plus agressif qu'un pays déflationniste ? Les prétextes frontaliers sont-ils plus utilisés pour déclencher ou chercher à déclencher des conflits localisés dans les uns que dans les autres ? Finalement y a-t-il une théorie géographique de l'inflation et des modèles qui la vérifient ?

Je crois que le lecteur aura compris qu'il s'agit d'un jeu, d'une manipulation croisée d'idées, d'un brain-storming géographique qu'on peut compléter, bien sûr, par un jeu semblable avec le langage graphique, avec le langage formel de la logique et celui des mathématiques. Edward de Bono a fourni, comme d'autres d'ailleurs, des moyens pour stimuler la créativité et les géographes pourraient avoir intérêt à s'y reporter. On découvrirait ainsi que beaucoup de nos pratiques

dans l'espace (et bien sûr aussi dans le temps) s'appuient sur des modèles et des théories qui sont implicites voire inconnus de la géographie scientifique. Qu'il s'agisse de pratiques politiques, économiques, sociales ou culturelles, il y a toujours un code, une relation, une idée qui les sous-tendent et qui nous sont inconnus. Si l'on part de l'idée raisonnable que tout ressortit dans le domaine humain à un système organisé simple ou complexe, il est dès lors loisible de penser qu'on peut mettre en évidence une loi ou plus modestement une règle explicative. C'est peut-être l'a priori qui fonde l'imagination géographique sans laquelle aucune partie du champ disciplinaire ne se serait développée.

Je terminerai sur un fragment de Paul Valéry qui résume admirablement ce que j'ai essayé péniblement et laborieusement de faire comprendre : "Le secret, celui de Léonard comme ce-lui de Bonaparte, comme celui que possède une fois la plus haute intelligence, - est et ne peut être que dans les relations qu'ils trouvèrent - qu'ils furent forcés de trouver, entre des choses dont nous échappe la loi de continuité". (VALÉRY, 1957, p. 17).

NOTES

- BACHELARD G., 1957, La poétique de l'espace, PUF, Paris.
- BUNGE W. et BORDESSA R., 1975, The Canadian Alternative : Survival, Expéditions and Urban Change, York University, Toronto.
- de BONO Ed., 1976, Practical Thinking, Penguin Books, Harmondsworth.
- BRUNEAU M., 1977, Modes de production et organisation administrative de l'espace, le cas de la Thaïlande, Etat, pouvoir et espace dans le Tiers-Monde, PUF, Paris.
- CASTANEDA C., 1968, L'herbe du diable et la petite fumée, UGE, Paris.
- GLACKEN C., 1967, Traces on the Rhodian Shore, Berkeley.
- GOFFMAN E., 1973, La mise en scène de la vie quotidienne. Ed. de Minuit, Paris.
- GOULD S.-J., 1980, Le pouce du Panda, Grasset, Paris.
- HALL E., 1978, La dimension cachée, Seuil, Paris.
- HARVEY D., 1973, Social Justice and the City, Arnold, London.
- LEFEBVRE H., 1968, La vie quotidienne dans le monde moderne, Gallimard, Paris.
- MILLS C.-W., 1967, L'imagination sociologique, Maspero, Paris.
- OLSSON G., 1980, Birds in Egg, Pion, London.
- PRIGOGINE I. et STENGERS I., 1979, La nouvelle alliance : métamorphose de la Science, Gallimard, Paris.
- RAFFESTIN C., 1983, Marxisme et géographie politique (à paraître en espagnol).
- RATZEL F., 1891, Anthropogeographie, zweiter Teil : die Geographische Verbreitung des Menschen, J. Engelhorn, Stuttgart.
- SIEGFRIED A., 1913, Tableau politique de la France de l'Ouest sous la IIIe République, A. Colin, Paris.
- VALERY P., 1957, Introduction à la méthode de Léonard de Vinci 1894, Gallimard, Paris.
- VIDAL DE LA BLACHE P., 1922, Principes de géographie humaine, A. Colin, Paris.